

lyse dogmatique que les camarades de *Lutte Ouvrière* firent de tout temps des révolutions coloniales leur interdisait de comprendre cet élément essentiel. Il était normal que des petits-bourgeois reprennent à leur compte les luttes d'autres petits-bourgeois de par le monde, et cela ne changeait rien à la nature de leur intervention politique : dans ces pays, la petite bourgeoisie intellectuelle et urbaine s'était substituée au prolétariat, et les petits-bourgeois du monde occidental entendaient bien en faire autant, de fait sinon de droit, en refusant le chemin ardu qui passe par l'implantation dans le prolétariat.

Une deuxième composante de l'incompréhension de ce que fut la crise révolutionnaire de Mai 1968 de la part des camarades de *Lutte Ouvrière*, c'est leur économisme fondamental : la révolte des étudiants, ils l'analysèrent — rejoignant curieusement les analyses du P.C. et des réformistes divers, — comme effet d'une accumulation de mécontentement dû à de mauvaises conditions de travail, comme le font les économistes du déclenchement de mouvements de révolte, de revendication ou de contestation de la classe ouvrière. Ainsi ils écartèrent par un nouveau biais la dimension proprement politique du mouvement étudiant spontané, et refusèrent de comprendre les contre-coups d'ordre politique qu'il aurait sur la classe ouvrière. Il s'agissait pour les étudiants, selon eux, de « quitter le ghetto universitaire pour servir en marxistes révolutionnaires la seule classe progressive de la société, la classe ouvrière ».

Dans cette phrase, tout est dit : de l'autonomie et de la spécificité du rôle de la petite bourgeoisie dans la lutte, dans la mesure où elle va dans le sens des intérêts de la révolution prolétarienne, il ne saurait être question. Alors que faut-il faire ? Après des années de travail à la porte des entreprises, les camarades de *Lutte Ouvrière* se trouvèrent-ils, en Mai 1968, mieux armés que nous ? Ce n'est pas renier le principe essentiel selon lequel c'est la classe ouvrière qui seule, par sa situation objective, est porteuse des intérêts de la révolution, que de reconnaître, dans les circonstances actuelles où l'emprise du stalinisme est encore puissante, bien qu'ébranlée, le rôle privilégié temporaire d'une partie de la petite bourgeoisie intellectuelle qui a dans une certaine mesure échappé au carcan. Mais c'est s'interdire de comprendre la portée d'une crise révolutionnaire et le rôle que l'on doit y tenir en l'absence de direction révolutionnaire que se contenter de proclamer contre vents et marées que tant que la classe ouvrière ne prendra pas elle-même ses destinées en mains, il n'y aura rien à faire, surtout si l'on refuse les moyens de hâter la prise de conscience révolutionnaire. Ce n'est pas abandonner aux staliniens « le seul terrain où notre combat a un sens réel » que de mettre en place une dialectique des secteurs d'intervention, supposant des modes d'action spécifiques selon les cas, bien que tous orientés dans un même sens, la prise du pouvoir par le prolétariat, et tous interdépendants. Si nous sommes d'accord sur le principe de la priorité du travail dans les entreprises, nous ne sommes pas partisans pour autant d'abandonner les autres secteurs de la lutte de classe. Le réveil brutal de *Lutte Ouvrière* en Mai 1968 après des années de « travail ouvrier » exclusif doit donner matière à réflexion.

Conclusion

Lutte ouvrière et la théorie de l'organisation

Toutes les analyses que fait *Lutte Ouvrière* des processus révolutionnaires, quels qu'ils soient et où qu'ils soient, se terminent sur la même petite phrase : construire un parti révolutionnaire, et une Internationale révolutionnaire, sont les seules solutions pour que surgissent enfin de véritables révolutions socialistes, donnant le jour à d'authentiques Etats prolétariens. Sur le fond, nous sommes parfaitement d'accord : « A partir de 1923, écrivait Trotsky dans *l'Internationale communiste après Lénine*, la situation se modifie radicalement : il ne s'agit plus seulement de défaites du prolétariat, mais de défaites de la politique de *l'Internationale communiste*. » Après la dissolution de celle-ci, les voies détournées que durent prendre les différentes révolutions qui surgirent dans le monde et les faiblesses qui en résultèrent eurent encore pour raison essentielle, en dernière analyse, l'absence d'une direction révolutionnaire internationale. Mais si nous sommes d'accord sur le principe, nous ne le sommes plus sur la manière dont *Lutte Ouvrière* pense — ou a pensé — la construction de ce parti : il ne suffit pas de proclamer au bas de toutes les analyses la nécessité de construire une Internationale, il ne suffit pas de se proclamer internationaliste sur le papier, il faut encore le prouver dans ses analyses et dans sa pratique, et l'on doit tirer les leçons de l'attitude des camarades de *Lutte Ouvrière* jusqu'à ce jour sur ces problèmes. En effet, leur incompréhension de la nature des processus révolutionnaires accomplis ou en cours n'est pas fortuite : c'est pour ne pas les avoir perçus par la médiation d'une organisation internationale, si faible et si peu implantée soit-elle, que les camarades de *Lutte Ouvrière* ont été conduits à les méconnaître. Si Trotsky, lorsqu'il comprit que la lutte à l'intérieur du parti communiste russe n'était plus possible, préconisa la création d'une organisation d'*emblée internationale*, ce n'est pas par ambition démesurée : c'est en fonction de la théorie de la révolution permanente qui veut que tous les secteurs de la révolution soient étroitement interdépendants. La révolution étant une réalité internationale, sur la base du développement international du mode de production capitaliste, elle nécessite une direction internationale effective. Dès lors il ne s'agit pas de reconnaître cela abstraitement, et de s'employer pour le moment à construire un parti à l'échelle nationale : c'est là une attitude foncièrement anti-trotskyiste, et d'où ne peut découler